

# SAINT LÉONARD DE DUNOIS

Ermite de la forêt de Marchenoir (VI<sup>e</sup> siècle)

*Fête le 8 décembre*



IMPRIMERIE MAISON DE LA BONNE PRESSE  
5, RUE BAYARD, PARIS (VIII<sup>e</sup>)



## SAINT LÉONARD DE DUNOIS

Ermite dans la forêt de Marchenoir (VI<sup>e</sup> siècle).

*Fête le 8 décembre.*

**C**E saint ermite dont s'honore le diocèse de Blois appartient à un groupe de moines de Micy — aujourd'hui La Chapelle-Saint-Mesmin, — qui, après avoir été pendant plusieurs années les disciples de saint Maximin ou Mesmin, se sont répandus dans les forêts ou les déserts des pays voisins pour y mener la vie érémitique ; après quoi, la Providence leur ayant amené, à eux aussi, des disciples, ils sont devenus les fondateurs de nouveaux monastères autour desquels s'élevèrent des villages ou mêmes des villes qui portent aujourd'hui leurs noms.

Ainsi saint Léonard de Dunois fut le condisciple de saint Avit, de saint Laumer, de saint Liphard, de saint Lié, de saint Viatre, de saint Calais, de saint Doulchard et de quelques autres. Parmi ces derniers se trouve un autre saint Léonard, plus célèbre que lui, à vrai dire, et avec lequel on l'a parfois confondu ; ce Saint, qui est invoqué spécialement en faveur des prisonniers et pour obtenir l'heureuse délivrance des mères, alla jusqu'en Limousin, fonder à Noblac un monastère appelé à devenir le berceau de la ville actuelle de Saint-Léonard.

**Saint Léonard entre à Micy. — Origine de ce monastère.**

Les renseignements biographiques que l'on possède sur Léonard de Dunois sont rares et imprécis. L'on croit qu'il naquit vers la fin du v<sup>e</sup> siècle, de parents nobles et pieux ; on ignore en quelle ville et même en quelle région. Fidèle à la voix de la grâce, qui l'appelait à une haute perfection, il comprit de bonne heure le néant des choses humaines, et pour se soustraire aux dangers des grandeurs que semblait lui assurer la distinction de ses talents et de sa nais-

sance, il prit la résolution de renoncer à tous ses biens et de s'enfermer au monastère de Micy, où il avait peut-être fait ses premières études.

Micy est l'un des monastères les plus célèbres de l'époque au pays des Francs. On en a attribué à Clovis la fondation en faveur de deux prêtres de Verdun, saint Euspice et saint Maximin. Situé non loin d'Orléans, au confluent de la Loire et du Loiret, il prit par la suite le nom de Saint-Mesmin, contraction du nom de Saint-Maximin.

L'observance régulière, qui y commença vers l'an 508, y attira un grand nombre de disciples et d'autres religieux, qui quittèrent leurs monastères pour pratiquer dans celui-ci une plus grande perfection ; la plupart d'entre eux devaient s'élever très haut dans les voies de la sainteté.

### **Saint Léonard quitte Micy pour la forêt de Marchenoir.**

Après avoir vécu plusieurs années sous la direction de saint Mesmin, Léonard obtint de son supérieur, comme plusieurs de ses confrères, la permission de quitter la communauté et de se retirer dans la solitude, afin de s'y livrer plus parfaitement à l'exercice continuel de la pénitence et de l'oraison. Beaucoup de religieux agissaient ainsi dans ces temps de ferveur ; pour ne plus penser qu'au ciel, ils abandonnaient avec joie le commerce des hommes, même réduit à la vie de communauté.

Léonard, parti de Micy, suivit d'abord le cours de la Loire, puis, tournant un peu à droite, il vint se fixer au milieu d'une épaisse forêt, près de l'endroit où Thibaut I<sup>er</sup>, comte de Dunois, ferait élever, au x<sup>e</sup> siècle, le célèbre fort de Marchenoir. Cette forêt, appelée *Silvalonia* ou *Silva longa*, c'est-à-dire la Forêt-Longue, et désignée aujourd'hui sous le nom de forêt de Marchenoir, s'étendait alors beaucoup plus au Sud, par delà le lieu où a été bâti depuis le bourg de Saint-Léonard-en-Beauce, près l'ancien chemin de Blois à Châteaudun. C'est là que le nouveau solitaire vint fixer son séjour, pour ne plus s'occuper que du salut de son âme. Son ermitage était situé sur un terrain à peu près triangulaire, ayant 36 mètres de l'Est à l'Ouest et 33 du Nord au Sud, à l'endroit compris aujourd'hui entre la maison dite de Bel-Air et l'habitation du régisseur de la forêt de Marchenoir, propriété de la famille de Luynes, c'est-à-dire à la limite méridionale de ce petit pays de l'ancienne France appelé le Dunois, du latin *Dunensis pagus*, dont le nom est resté attaché à celui de Léonard pour le distinguer de plusieurs Saints homonymes.

Le Dunois, qui avait pour chef-lieu Châteaudun, appartenait alors au diocèse de Chartres et faisait partie de la Beauce, région incorporée avant 1789 à la province de l'Orléanais. Il forme aujourd'hui une partie des trois départements d'Eure-et-Loir, du Loir-et-Cher et du Loiret.

A l'aide de quelques offrandes qui lui furent faites, l'ermitte avait

construit, près de sa cellule, une petite chapelle dédiée à saint Etienne, où les fidèles des environs venaient prier avec lui et écouter ses salutaires instructions. C'est dans ce lieu alors sauvage et ombragé par des chênes séculaires que Léonard vécut dans la pauvreté et la pénitence. Il ne semble pas avoir été ordonné prêtre ni même avoir reçu aucun des ordres sacrés. L'histoire ne dit pas non plus s'il fonda une « celle » ou un monastère, ni s'il eut des disciples, dont il aurait été le supérieur ou l'Abbé.

### Vertus de saint Léonard.

Tout occupé de vaquer à la prière, Léonard laissait entièrement de côté le soin de son corps. Son habit était simple et grossier ; il marchait nu-pieds et couchait sur un lit composé de branches d'arbres, d'herbe sèche et d'un peu de mousse ; il se nourrissait de racines et de quelques fruits sauvages qu'il ramassait dans la forêt. Ses vertus et en particulier son esprit de mortification ne tardèrent pas à rayonner et à attirer l'attention des gens du voisinage. Bientôt son humble cellule devint le rendez-vous d'une foule de personnes qui venaient de tous côtés se recommander à ses prières et recevoir ses charitables avis. Le voyageur égaré trouvait près de lui un asile et un bon conseil ; les affligés puisaient dans ses discours d'abondantes consolations ; les malades amenés des environs, près de lui, s'en retournaient guéris et bénissaient Dieu d'avoir accordé un si grand Saint à la contrée. De nombreux pécheurs surtout venaient lui ouvrir leur cœur et, encouragés par ses paroles pleines de foi et de bonté, ils s'en allaient aussitôt confesser leurs fautes pour retrouver la paix de la conscience.

L'empressement des chrétiens à se rendre à l'oratoire où Léonard priaît avec eux engagea plusieurs personnes à fixer leur demeure près de la cellule du vertueux anachorète ; quelques maisons y furent bâties pour recevoir les pèlerins, dont le nombre augmentait de jour en jour ; on commença à défricher tout autour, pour semer du grain et planter des légumes, et en peu d'années on vit se former une agglomération de bâtiments qui formèrent le bourg actuel de Saint-Léonard.

### Mort de saint Léonard.

Cependant, l'ermite, dont la réputation s'était accrue en proportion de ses nombreux mérites, était jugé par Dieu digne d'être admis dans le ciel au nombre des Bienheureux. Désirant lui-même posséder Celui qu'il avait tant aimé et si bien servi sur la terre, Léonard bénit une dernière fois ceux qui étaient venus implorer le secours de ses prières, et il rendit sa belle âme à Dieu, le 8 décembre, dans la seconde moitié du vi<sup>e</sup> siècle, entre les années 550 et 570, à une date qu'il est impossible de préciser davantage.

Son corps fut inhumé dans la chapelle Saint-Etienne, qu'il avait sanctifiée par ses prières et dans laquelle il avait opéré de nombreux miracles. Tous les habitants des environs accoururent de très loin à ses funérailles.

### Le culte. — Première translation.

La chapelle Saint-Etienne, en devenant le tombeau de saint Léonard, reçut dès lors la visite de pèlerins de plus en plus nombreux. Les pauvres, les malades, les affligés, éprouvaient un grand soulagement chaque fois qu'ils venaient se prosterner sur la tombe vénérée, et chaque jour la réputation de sainteté du défunt était confirmée par d'éclatants miracles.

Ces miracles continuèrent, durant plusieurs siècles, à se multiplier, et la confiance des fidèles en l'intercession du Saint ne se ralentissait pas un seul instant. Alors Gaultier, qui fut évêque de Chartres de 1217 à 1234 et qui, à cette époque, avait juridiction sur le pays dunois, fit prendre de scrupuleuses informations sur les faits miraculeux attribués à la protection de saint Léonard. Le résultat en fut présenté à un Conseil spécial, et il fut résolu que les reliques du serviteur de Dieu seraient élevées du tombeau et exposées à la vénération publique.

A cet effet, au mois de mai 1226, Gaultier se rendit au bourg de Saint-Léonard, accompagné de Maurice, évêque du Mans, et des Abbés de Preuilly-sur-Claise, de Bonneval en Dunois, de Notre-Dame de Bourg-Moyen, à Blois ; de Saint-Mesmin, près Orléans ; de Saint-Calais, dans le Maine, et de l'Etoile, près Châteaurenault.

Le 10 du même mois, cette illustre assemblée partit processionnellement de l'église paroissiale, dès longtemps dédiée sous l'invocation de saint Léonard. Une foule de fidèles suivait le cortège religieux, qui arriva à la chapelle où le corps du solitaire reposait depuis environ sept cents ans. Le tombeau fut ouvert en présence des assistants recueillis ; l'évêque de Chartres en retira les ossements, qu'il enveloppa avec soin dans un linge, et les déposa respectueusement dans une châsse magnifique qu'il fit transporter dans l'église du bourg.

A la fin de la cérémonie, l'évêque décréta que tous les ans, à perpétuité, l'anniversaire de cette translation serait célébré en l'église de Saint-Léonard, et il déposa dans la châsse un acte authentique constatant l'identité et l'exaltation des reliques. Cette pièce, signée par le prélat et par les principaux assistants, est datée du 6 des ides de mai (10 mai 1226). Il accorda en même temps 30 jours d'indulgences aux fidèles visitant l'église dans l'année courante, et 7 jours d'indulgences à perpétuité aux personnes qui viendraient en pèlerinage le jour anniversaire de cette translation. C'est pour cette raison que la fête a lieu, dans le diocèse, non le 8 décembre, anniversaire de la mort du Saint, mais le 10 mai ; elle est solennisée le IV<sup>e</sup> dimanche après Pâques, en vertu d'une permission spéciale de Rome.

### La chapelle de Saint-Etienne.

Les reliques de saint Léonard étant ainsi transportées dans l'église paroissiale, les fidèles y allèrent de préférence déposer leurs offrandes, en même temps qu'ils s'y rendaient pour invoquer le Saint, de sorte que la petite chapelle Saint-Etienne cessa d'être

entretenu et tomba bientôt en ruine. Les matériaux en furent relevés et l'on construisit, sur le lieu primitif de la sépulture de l'anachorète, un socle de pierre de taille, surmonté d'une croix



*Saint Léonard se construit une butte de branches dans la forêt de Marchenoire.*

appelée la croix de Saint-Etienne. Ce monument, renouvelé chaque fois que sa vétusté l'exigeait, rappela sans interruption les souvenirs les plus touchants en même temps qu'il inspirait des réflexions salutaires.

En l'année 1818, on découvrit autour de cette croix les fondations de l'ancienne chapelle qui avait reçu le corps de saint Léonard. Ces

fondations, reconnues encore une fois avant leur complète destruction, au mois d'avril 1845, avaient un mètre d'épaisseur et délimitaient le plan d'une petite église de quatorze mètres sur six. En fixant le point où est située la croix, on reconnaît que le tombeau se trouvait à l'entrée du sanctuaire de la chapelle.

Le terrain environnant ces vestiges fut probablement le jardin de l'ermitage. Il devint un cimetière après la mort de saint Léonard, lorsque le bourg fut formé ; et longtemps après la translation des reliques, il conservait encore cette destination, simultanément avec l'espace compris autour de l'église actuelle.

### La chasse et les reliques de saint Léonard.

La première chasse dans laquelle on avait déposé les reliques de saint Léonard, extraites de son tombeau le 10 mai 1226, fut remplacée par une nouvelle, plus belle, en 1394. Cette deuxième chasse était de cuivre doré et avait la forme d'une petite église, suivant la coutume de l'époque ; mais on dut la remplacer, elle aussi, en 1772, par un reliquaire plus moderne.

Cette dernière chasse, que l'église de Saint-Léonard possède encore aujourd'hui, est de bois doré et sculpté, de forme quadrangulaire. Du sommet des quatre angles s'élèvent des palmes dorées qui, se réunissant avec élégance, forment un couronnement gracieux surmonté d'un globe et d'une croix. Dans les côtés sont pratiquées deux ouvertures, de forme ovale, permettant de voir les reliques attachées par des fils d'or et posées sur des gradins, au-dessous desquels sont conservés les titres et les procès-verbaux.

Enfermée dans une armoire qui repose sur quatre colonnes de bois, elle décore l'autel de saint Léonard, placé à droite du chœur, à côté de l'autel de la Sainte Vierge.

Les reliques furent visitées en 1353, 1394, 1634, 1733, 1772, et de nouveau le 27 avril 1778, par Mgr de Lauzières de Thémines, qui, de l'examen des actes, conclut que le culte des reliques du solitaire était dûment fondé et autorisé.

Ce décret ne contribua pas peu à augmenter l'antique dévotion envers les reliques de saint Léonard.

Mais arriva l'ère funeste de la Révolution. Déjà l'église avait été dépouillée de ses autels, de ses vases sacrés, de ses ornements, de ses livres liturgiques et de ses cloches. Toutefois, elle était riche encore tant qu'elle possédait dans ses murs désolés les restes du serviteur de Dieu.

Le 26 avril 1794, un homme, redouté par son caractère et par ses fonctions, se présente chez l'instituteur Jean Bournigalle, dépositaire des clés de l'église. L'impie révolutionnaire se fait ouvrir une porte et, marchant droit à la chasse, la précipite sur le pavé avec un crochet de fer ; il disperse les saintes reliques et emporte la chasse à Mer, chef-lieu du district.

Rentré dans sa maison, Jean Bournigalle, témoin impuissant de ce sacrilège, résolut, avec sa femme Anne Chapon et leur fils Nicolas,

de sauver au moins quelques reliques de leur saint patron. Au milieu de la nuit, ces pieuses gens se glissèrent dans l'église profanée, recueillirent les précieux restes dans un linge, avec la plupart des titres et notamment l'acte de 1226, et allèrent les cacher dans un lieu sûr où le tout fut conservé en attendant des temps meilleurs.

Au printemps de l'année 1797, ils révélèrent leur secret à un prêtre, Athanase Claudinot, qui résidait alors dans la paroisse et qui devint plus tard curé de Marchenoir. De son côté, Jean-Thomas Marteau, maire de Saint-Léonard, recherchait la châsse pour la rendre à sa destination. Elle fut découverte chez un habitant de Mer, qui consentit à la céder.

Vers le début du mois de mai, deux prêtres envoyés par l'autorité diocésaine vinrent à Saint-Léonard pour procéder à la reconnaissance officielle des reliques. Celles-ci consistaient en un fémur, quatre vertèbres et divers ossements rompus et déformés, auxquels tenaient encore les fils d'or qui les attachaient naguère dans la châsse. Ce sont les mêmes que l'on possède aujourd'hui.

Le 15 mai 1824, leur authenticité fut de nouveau vérifiée par l'abbé Guillois, vicaire général, délégué à cet effet par Mgr de Sauzin, évêque de Blois. Enfin, en 1872, après avoir été retirées provisoirement pour permettre la restauration du reliquaire, dont la dorure fut entièrement renouvelée, elles y furent replacées définitivement le 14 juillet.

### Les bienfaits de saint Léonard.

Les curés de Saint-Léonard semblent avoir eu particulièrement à cœur de noter au jour le jour tout ce qui concerne le culte du patron de la paroisse, et leurs notes sont précieuses pour les annales paroissiales. Elles nous apprennent que, après le salut de leur âme, ce que demandent le plus souvent les pèlerins, c'est la guérison de l'épilepsie, de l'aliénation mentale, de la neurasthénie, des troubles nerveux, infirmités qu'on désignait dans la région sous le nom de « mal de saint Léonard » ; un très grand nombre de petits enfants ont été guéris de la peur et des convulsions par l'intercession de l'ermite de Marchenoir. Le concours de malades qui se rendaient à Saint-Léonard était si considérable qu'on fit bâtir autour du cimetière plusieurs logements, appelés « les petites maisons », pour y garder certains infirmes tout le temps de la neuvaine.

Il était aussi d'usage, dans le pays dunois, d'invoquer le Saint lorsque Dieu, modérateur des saisons et des éléments, affligeait les hommes par une sécheresse excessive ou des pluies trop abondantes. Dans ces calamités publiques, tous les yeux se tournaient vers saint Léonard ; on suppliait le prieur de porter en procession, de village en village, les reliques du Saint, et la châsse était partout sur son passage l'objet de la vénération générale.

Dans les années 1553, 1583, 1595, 1630, 1637, 1651-1652, 1657, 1662, 1723, le but du pèlerinage fut Notre-Dame des Aydes à Blois, et en revenant on s'arrêtait au tombeau de saint Bohaire, ancien évêque de Chartres.

En 1763, une autre procession se fit aux églises Saint-Jean et Saint-Séverin d'Oucques, pour obtenir la cessation des pluies qui menaçaient d'anéantir les récoltes.

Enfin, le 30 juin 1870, en raison de la grande sécheresse, on retourna à Saint-Bohaire, et la pluie tomba en abondance le troisième jour de la neuvaine. Ce fut la dernière fois que la châsse sortit en dehors du pays.

Tous les ans, la veille du IV<sup>e</sup> dimanche après Pâques, on expose la châsse au milieu du chœur de l'église de Saint-Léonard, sur une estrade ornée, où elle reste exposée plusieurs semaines. Le lendemain, jour de la grande fête pour toute la contrée, le clergé et le peuple, précédés de la châsse, vont processionnellement faire une pieuse station à la croix de Saint-Etienne. Cette cérémonie est des plus édifiantes : dès le matin, les cloches annoncent au loin la solennité ; l'église se remplit de pèlerins qui se pressent autour des reliques et prient avec ferveur.

A la fin de la messe solennelle, au cours de laquelle un prédicateur prononce le panégyrique du patron de la paroisse, la procession sort de l'église à travers une foule d'étrangers de tout âge et de toute condition. Arrivé à la croix de Saint-Etienne, le cortège se déploie autour du lieu où vécut et mourut saint Léonard. D'autres chants se font entendre, et après que le célébrant a récité la dernière oraison sur le peuple, la procession rentre dans le même ordre. On se presse encore autour des reliques. Chacun passe dévotement sous la châsse, suivant un usage qui existe dans d'autres diocèses, en priant et en se recommandant à la protection du Saint. La même dévotion continue jusqu'au soir, et le lendemain, jour de la foire habituelle, il est bien peu de personnes qui ne fassent un instant diversion à leurs affaires, pour venir à l'église invoquer la protection de saint Léonard.

E. A.

Sources consultées. — A. Mouzé, *Vie de saint Léonard de Dunois et histoire de ses précieuses reliques, d'après les titres authentiques* (Saint-Léonard, 1863). — Mgr PAUL GUÉRIN, *Les Petits Bollandistes*, t. XIV (Paris, 1897). — *Bulletin paroissial de Marchenoir et Saint-Léonard-en-Beauce* (mai 1935). — Renseignements fournis par M. l'abbé Rollon, curé-doyen de Marchenoir.

## PAROLES DES SAINTS

Respectons nos corps.

Ayant été faits les temples de la divinité sans aucun mérite de notre part, par la seule bonté de Jésus-Christ, faisons en sorte que le Saint-Esprit, en y entrant, n'y trouve rien qui lui déplaise.

Saint AUGUSTIN.

(Sermon CLII sur le temps.)

Ici-bas pour le ciel.

Le temps n'est qu'un mirage, un rêve ; déjà Dieu nous voit dans la gloire, il jouit de notre béatitude éternelle. Que cette pensée fait du bien à mon âme ! Je comprends alors pourquoi il nous laisse souffrir !...

Sainte THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS.

---

---

IMPRIMERIE  
MAISON DE LA BONNE PRESSE  
S. A., 5, RUE BAYARD, PARIS-8<sup>e</sup>

---

---